



SLOBODAN ŠNAJDER

**La réparation
du monde**



LIANA LEVI

**Le grand roman
de la Mitteleuropa**



C'est en 1770 que Georg Kempf, l'ancêtre du narrateur, décide de quitter le sud de l'Allemagne pour la Transylvanie où la terre est grasse et fertile. Comme d'autres miséreux, il a été convaincu par un messenger de l'impératrice Marie-Thérèse d'aller peupler ce territoire délaissé de l'Empire austro-hongrois. Un siècle et demi passe, et la famille Kempf jouit d'une situation confortable dans cette région de Croatie nommée Slavonie, lorsque Hitler appelle les Volksdeutsche, les Allemands de « l'extérieur », à rejoindre la Waffen-SS. Georg Kempf, dernier du nom, vit le sort dramatique d'un de ces « volontaires-forcés ». Au moment où l'armée allemande essuie ses dernières défaites à l'Est, il s'enfuit dans la forêt polonaise. Au bout d'un périple douloureux, où il assiste aux sanglants affrontements des armées et à l'extermination des Juifs, il rejoint les maquisards soviéto-polonais. Georg parvient à passer entre les mailles du filet et à rejoindre sa terre natale dans une Yougoslavie en pleine révolution, sans pour autant oublier le chemin parcouru qui pèsera sur sa vie, sur celle de la camarade Vera et de l'enfant né de leur union, le narrateur. Et sur cette région des Balkans, talon d'Achille de l'Europe.

SLOBODAN ŠNAJDER est né en 1948 à Zagreb. Après des études de philosophie, il fonde la revue de théâtre *Prolog*. À partir de 1966, il écrit avec succès pour le théâtre et publie parallèlement des œuvres de prose, essais, récits et romans. *La Réparation du monde*, son œuvre majeure, riche en références historiques et culturelles, a été traduite dans toute l'Europe et a reçu le plus grand prix littéraire de Croatie.

« En retraçant la vie du Souabe danubien Georg Kempf, le magnifique roman familial et historique de Slobodan Šnajder nous raconte les bouleversements et les injustices de l'Histoire. » *Der Standard*

« *La Réparation du monde*, un chef-d'œuvre qui raconte deux cents ans de désastres en Europe. » *La Repubblica*

« Des images fortes, un flot narratif passionnant et des personnages difficiles à oublier. » *Neue Zürcher Zeitung*

Slobodan Šnajder

La réparation du monde

*Traduit du croate
par Harita Wybrands*

Traduit avec le concours
du Centre national du livre



Liana Levi

À mon Père et à ma Mère

Je n'ai rien extrait du vent.

RAYMONT

La civilisation des enfants éduqués par l'obéissance et les punitions a donné la Première guerre mondiale et dans la Deuxième, cette aveugle docilité aux envahisseurs dévoués au chef-chasseur de rats.

MILOSZ

Des corbeaux partout !

KEMPF

I

TRANSYLVANIE

Le joueur de flûte bariolé de Hamelin

En Allemagne, c'était une année de famine.

Il tombait des pluies torrentielles, tout avait pourri. La pomme de terre n'était pas encore connue comme l'amie des pauvres, d'aucuns la cultivaient pour ses belles fleurs. Les tempêtes avaient couché les blés. Et les guerres y avaient mis du leur. Le soldat ne sème pas mais il mange. Les étables, béantes, étaient vides, on n'entendait pas le bétail, tandis que les maisons gémissaient de faim. La misère n'a pas d'amis.

Les soirs d'automne les hommes s'asseyaient devant la lampe à huile et fumaient leur pipe, les femmes coupaient du chou. Tout ce qu'il y avait à manger, c'était ce chou, qui leur sortait par les yeux.

Au cours d'une de ces soirées, dans le halo de lumière tamisée de la lampe, surgit un inconnu. Plus tard, personne ne se rappela qui l'avait fait entrer dans la maison ; on n'avait pas entendu frapper. Il était de taille moyenne, ou juste un peu plus petit. Il s'inclina profondément en ôtant son chapeau et laissa voir un crâne chauve et luisant. Son visage, avec un cône plutôt qu'un nez surplombant une énorme moustache, ressemblait étrangement à un museau. Mais ç'aurait pu tout aussi bien être un visage humain au profil un peu allongé. Tous jurèrent cependant qu'il s'agissait d'un museau. Les gens ont toujours tendance à caricaturer les étrangers. Dans ce village, depuis que la guerre était finie, on n'avait vu personne qui n'y fût né. Quant à savoir

si c'était un museau ou un visage au nez un peu trop fort, la question resta en suspens ; en revanche, tous s'accordaient à dire que l'apparence de l'inconnu avait quelque chose qui provoquait la répulsion, au point de leur donner la chair de poule, sans qu'ils sachent pourquoi. Le personnage leur inspirait de l'inquiétude car il n'était pas comme les autres. Il est très pénible de mourir de faim. Mais l'inconnu avait introduit sous ce toit l'angoisse. Était-ce bon signe ?

Une des sommités du village, assurément un des hommes les plus corpulents, s'empara de la hache derrière le fournil mais un autre l'arrêta net.

– Tu ne vois pas que ce type veut nous dire quelque chose ?

L'inconnu s'inclina profondément devant son interlocuteur, se moucha (certains des présents maintinrent jusqu'à la fin de leurs jours qu'il avait à ce moment-là enroulé sa queue et l'avait fourrée dans son pantalon) et se mit à parler de la sorte :

– Messieurs, permettez-moi de m'adresser à vous au nom de mon maître dont je suis le fidèle serviteur ! Je ferais n'importe quoi pour lui. Disons que si mon maître m'ordonnait : « Va jusqu'au ruisseau et noie-toi », je le ferais aussitôt. Mon maître connaît bien votre souffrance, je viens de sa part pour vous offrir le salut.

Les femmes écartèrent les montagnes de choux et vinrent s'asseoir par terre pour écouter de plus près.

L'inconnu s'inclina encore une fois.

– Regardez autour de vous : ce n'est que peine et misère. Il n'y a plus rien dans les séchoirs, les étables sont vides, ce qui s'y trouvait a été mangé. Dans le village, de l'autre côté de la colline, la peste ravage tout. Les pommes de terre sont une bouillie noire vénéneuse.

« Je sais que d'autres avant moi sont venus ici dans le même but. Je sais que certains voyagent dans les pays germaniques et volent les enfants, et que l'on met alors ces

choses-là sur le compte des Tziganes. Personne n'ignore l'histoire du joueur de flûte bariolé qui avait perfidement trompé les citoyens de la ville de Hamelin en Saxe du Sud et avait enlevé leurs enfants. Ils disparurent, ils disparurent purement et simplement dans la montagne... Mais ça, c'est une version mensongère !

Là, l'inconnu fit de la main un de ces gestes cérémonieux.

– Messieurs! Qui a jamais cru que la montagne pouvait s'ouvrir comme la gueule d'un loup?

– Et qui a jamais entendu parler un rat? le coupa le plus vieux des paysans.

Celui-là resterait à jamais convaincu que l'inconnu était un rat, un rat bien sûr un peu trop grand, quelque chose comme un super-rat.

– Il faut bien que quelqu'un parle! Car vous ne faites que supporter en silence! S'il y avait un homme sage parmi vous, il comprendrait ce que je veux vous dire. Vous avez besoin d'un chef!

– Nous connaissons tous l'histoire de ce charlatan vagabond qui avait promis aux citoyens de Hamelin, près de Hanovre, de les débarrasser des rats, mais qui ensuite avait attiré leurs enfants au son de sa flûte sans qu'on les revoie jamais. Ils auraient dû l'abattre à la hache.

– C'est un triste récit, répondit l'inconnu. Chaque récit a deux fins: l'une pour les jours de la semaine lorsqu'on a terminé de bêcher et de labourer et l'autre pour le jour du Seigneur.

– Dis alors la première fin!

– La mort, bien sûr, et on peut mourir n'importe où.

– Et la fin du dimanche?

– La Transylvanie.

Aucun des présents n'avait jamais entendu parler de ce pays.

Un silence se fit dans la pièce et alla se répandre sous les autres toits. Tout le village écoutait. Les bavardages avaient cessé.

– Je vous demande votre attention, messieurs, ne m’interrompez pas, car je perdrais le fil et si je perds le fil, vous aussi serez perdus.

Celui qui le premier avait voulu se ruer sur l’inconnu s’empara de nouveau de la hache.

– Mes chers amis, reprit l’inconnu en s’inclinant poliment. Écoutez ce que j’ai à vous transmettre, et alors seulement tuez-moi si vous avez envie de tuer un étranger. C’est toujours facile. Mais à quoi bon, si je vous apporte la bonne nouvelle, un nouvel évangile.

– Des messagers comme toi il y en a à la pelle ici. Le jour du marché, tu peux acheter la bonne parole pour une petite pièce à la femme à barbe.

– Le problème c’est que vous êtes ignorants, c’est pourquoi vous ne savez pas où vous attend le bonheur. Derrière les sept collines que vous connaissez plus ou moins s’élèvent encore d’autres que vous ne connaissez pas. Entre elles court un grand fleuve sur lequel, avec un peu de chance, vous pouvez naviguer sans trop d’encombre et à peu de frais. Lorsque le fleuve laisse derrière lui les montagnes, il coule à travers la plaine. La terre est noire et si féconde que, une semaine après avoir semé, on peut déjà moissonner. Cet endroit se trouve de l’autre côté des grandes forêts qui n’appartiennent à personne, et là-bas nul ne vous fouettera si vous avez pris une brassée de bois. Là, au loin, c’est la Transylvanie. Là, pour vous, il y a une vie ; ici, le pays crie misère, vous allez tous crever, vous comme les rats. Vous n’avez pas besoin du joueur de flûte de Hamelin pour vous enlever vos jeunes. Vous allez mourir de faim, ou pis, vous serez exterminés par la peste, à moins que ce ne soient les ivrognes en uniforme qui s’acharnent sur vous.

Un grand silence suivit ces paroles. On n'entendait plus que le bruit de la pluie qui pour la énième fois en cette année de famine se déversait à torrent.

– Si cette terre est si bonne, comment se fait-il que personne ne la travaille ?

– Avec une terre comme ça, on a à peine besoin d'une charrue !

Sous le toit régnait le calme, comme si même la pluie s'était arrêtée.

– Mais si elle est si bonne, ça ne peut être vrai qu'elle n'appartient à personne.

L'inconnu s'inclina.

– C'est juste. Toutes les bonnes choses au monde ont un propriétaire.

– Moi, j'ai comme l'impression, dit quelqu'un, que l'ami est en train de réunir une armée ! Le mieux, ce serait, souffla-t-il à l'oreille de son voisin, de le sortir d'ici et d'en finir dans la cour.

Cela fut dit dans un chuchotement derrière le mur de choux, pourtant l'inconnu l'avait, contre toute vraisemblance, entendu.

– Laissez-moi au moins terminer ce que j'ai à vous dire. Mon maître a de nombreuses terres en Transylvanie. Dans ce pays, la faim n'existe pas, ni l'hiver.

– Mais si la terre est si féconde, pourquoi ton maître ne va pas lui-même dans les champs pour cracher dessus ?

À un moment, certains des villageois commencèrent néanmoins à croire que dans tout ce que racontait cet homme il y avait peut-être du vrai.

Deux clans se formèrent sous ce toit : les uns estimaient qu'il fallait tuer l'étranger derrière la maison, les autres qu'il fallait lui donner l'occasion de s'exprimer jusqu'au bout. Les anciens se retirèrent dans une autre pièce pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire.

– Chers amis, autant que je peux le voir, vous êtes assez partagés, constata l'inconnu lorsque les hommes réapparaurent derrière le mur de choux. C'est une des causes de vos ennuis et pour cela que vous avez le ventre creux. Comme je vous l'ai déjà dit, vous avez besoin d'un chef. Même un chef que vous auriez envie de tuer sur place, ça vaudrait mieux que pas de chef du tout. Moi, je ne peux vous servir dans ce but, car je suis déjà guidé par un chef. Mais vous ne trouveriez rien de meilleur que mon maître. Cela, je peux vous le garantir, car moi non plus je n'ai pas pu trouver mon chemin tout seul. Puis-je maintenant prendre congé de vous ?

On le lui permit, car le résultat du vote était indécis.

– Préparez-vous ! Plus tard, vous en saurez plus ! Alors seulement, mais pas avant. Quand le moment viendra, je serai de nouveau chez vous.

L'inconnu disparut, mais tous jurèrent que ce ne fut pas par la porte. C'était comme s'il s'était glissé à travers un trou dans le mur que personne n'avait encore jamais vu. On aurait pu croire qu'il était comme une idée du passé. Personne, vraiment personne, ne songea que cet étranger était un messager de l'avenir. Les pensées, même les pires, ignorent les obstacles. En général elles n'ont pas besoin de se justifier, elles traversent les murs, elles voyagent vite. « Je serai de nouveau chez vous ! » – les mots que l'étranger avait prononcés en partant résonnèrent encore quelque temps aux oreilles des habitants du village. Ils ne savaient pas exactement si c'était là une menace ou une promesse de bonheur. La Transylvanie ? Un pays derrière sept collines ? Au-delà des grandes forêts ?

D'après les plus avisés, cela devait être très loin, quelque part au bord même du disque terrestre. Depuis ce bord, il ne serait pas impossible de se précipiter dans le néant, et alors où serait le bonheur ? Ce serait comme... se noyer. Tout

comme s'étaient noyés les rats de Hamelin, à ce détail près que dès le lendemain, ces intrus indésirables étaient réapparus dans une autre ville, offrant une chance de se répéter à la mystification du joueur de flûte, ce gibier de potence tout bariolé. Alors que la jeunesse est si influençable et sourde aux conseils.

La saga de l'inconnu, homme ou rat parlant d'une voix humaine, se répandit aussitôt dans les pays germaniques à la vitesse où voyagent les pensées. Mais de la même façon elle disparut lorsqu'un nouveau suc vivifia les arbres fruitiers et qu'un nouveau blé surgit de terre.

Le messager de l'Impératrice

Une nouvelle année de famine se préparait, 1769 depuis la naissance du Sauveur. Comme les autres, les Kempf connaissaient la faim, et avec eux le jeune Georg Kempf, qui naquit en leur sein, sans avoir choisi où il naîtrait. Il était agile et de belle prestance, il avait des mains d'or. Un temps, apprenti chez un charron, il fut obligé de revenir au foyer de son père car on avait besoin de bras pour travailler la terre. Il n'avait donc appris le métier qu'à moitié. Il était à présent en âge de se marier, mais cet automne-là, nul ne songeait à la célébration d'une noce. Que servir aux convives? Néanmoins, les Kempf décidèrent d'envoyer des entremetteurs à une jeune fille du village.

Elle n'était pas des plus laides, et pourvue aussi d'une petite dot. Mais le jeune Kempf était attiré par le monde. Il s'était mis en tête qu'il était né pour quelque chose de mieux.

Il pleuvait très fort lorsqu'un hôte inconnu frappa à la porte. S'il n'y avait eu la pluie, ils ne l'auraient pas accueilli

à une heure aussi tardive, même si leurs chiens s'étaient bien calmés. D'ailleurs, il était très poli; et son uniforme de fonctionnaire de l'Empire lui donnait une autorité supplémentaire.

Le voyageur s'inclina et se présenta.

– On m'envoie de Vienne! Je viens de la part de la noble Impératrice, j'apporte des papiers de la Chancellerie!

Ils déposèrent devant lui ce qu'ils avaient et ce n'était presque rien. Ils n'avaient pas peur, car nombreux étaient ceux qui avant eux avaient reçu de telles visites.

L'homme repoussa l'assiette, il n'avait pas faim, mais eux, leur dit-il, ils avaient faim, horriblement faim, et cela se voyait.

– Sous ce toit règnent la misère et le malheur. Combien avez-vous de terrains?

– Peu, répondit le vieux Kempf. Et même ce peu, lorsque nous semons, est piétiné par les maîtres du village quand ils vont à la chasse aux lièvres.

– Ne soyez pas des lièvres, soyez loups ou renards. Faites quelque chose de vos vies, et sans attendre.

– Pourquoi? Est-ce que derrière la colline sévit encore la peste? Prépare-t-on une guerre à la cour? Nous survivrons.

– S'agit-il seulement de survivre, ou de vivre? Pourquoi pourrir ici, supporter la misère, l'insolence des maîtres... Est-ce qu'ils violent vos femmes?

– Non, répliqua le vieux Kempf, le visage assombri. En ce moment, non.

– Sans doute le comte a-t-il perdu ses forces.

– Il est à l'article de la mort. Mais alors, ses fils reviendront de Paris et tout recommencera comme avant.

Les paysans se turent.

– Quant à une nouvelle guerre, elle se prépare, il est vrai.

– Que Dieu nous en préserve! s'écria le vieux Kempf.

– Mais voici une bonne nouvelle pour vous, voici le nouvel évangile: la charitable, la clémente impératrice Marie-Thérèse désire peupler ses territoires. Elle connaît votre peine.

– Que l’Impératrice puisse connaître la peine des paysans nous n’osons le croire. Comment va l’Impératrice ?

– L’Impératrice est triste.

– On n’a jamais entendu une telle chose: qu’une impératrice soit triste.

– Comment vous sentiriez-vous si vous deviez regarder des champs envahis par les mauvaises herbes, des étables vides, des ruines là où jadis il y avait des maisons ?

– Ce serait triste à voir, c’est sûr.

– Voilà pourquoi elle aussi, elle est triste.

– Vous affirmez que là-bas la terre est très bonne, qu’elle est facile à labourer et qu’elle est fertile. Alors pourquoi personne ne la travaille ?

– Enfin, une bonne question. Jusqu’à récemment elle était travaillée par les Turcs.

– Et aujourd’hui, ils n’en veulent plus ?

– Ils en auraient bien voulu, mais ils ont été chassés. À présent, à cet endroit, il n’y a plus personne. Le temps a passé depuis que l’illustre chef des armées, Eugène de Savoie, y célébrait ses victoires. Les champs sont déserts, les toits effondrés, même les cimetières disparaissent. Ces territoires appartiennent à l’Impératrice. Soyez ses colons !

– Comment irais-je, moi qui ne suis qu’un sac de vieux os..., marmonna le père Kempf.

– Laissez les jeunes y aller. Lorsqu’ils connaîtront la prospérité, qu’ils engraisseront un peu, ils vous entraîneront vous aussi.

– Si les serviteurs du comte entendaient ce qui se dit sous ce toit, ils nous briseraient les os sur la roue.

– L’Impératrice veillera sur vous. C’est la souveraine la plus sage que le monde ait vue à ce jour. Vous voyagerez par le grand fleuve qu’on appelle le Danube et cela peut se faire à peu de frais. Nous payerons le prix du transport.

– Où est ce pays? finit par demander le jeune Kempf, déjà presque convaincu par les paroles du messager.

– Par-delà sept collines, de l’autre côté des grandes forêts: la Transylvanie.

– Donc, si je comprends bien, là-bas coulent le lait et le miel, là-bas c’est Canaan? La terre promise?

– Moi je ne vous promets ni le lait ni le miel, et les pays portent chacun leur nom. Mais je vous garantis, tel que vous me voyez, dans l’uniforme d’un fidèle fonctionnaire de l’Empire, que là où je vous mène, celui qui gagne honnêtement son pain à la sueur de son front et qui respecte les bonnes mœurs peut vivre bien, ou du moins dans une prospérité raisonnable. Vienne offre à chaque colon de la terre pour une maison et ses dépendances, un champ, une charrue et une vache... Et, comme je vous l’ai dit, elle paye aussi les frais du radeau... Dans chaque nouveau village, il y aura un prêtre.

– On nous donne de la terre, une charrue et une vache! s’exclama le jeune Kempf. (Leur vache, ils l’avaient mangée un mois plus tôt.) Et un prêtre?

La vache est bien plus importante que le prêtre, se dit-il.

– Et encore, quelle terre! Tu craches dedans et une semaine plus tard, c’est déjà la fenaison, tu moissonnes, tu récoltes. Les cinq premières années la cour fermera les yeux sur les impôts, jusqu’à ce que les colons deviennent autonomes et se refassent une santé. Ce qui veut dire que vous serez libérés de la corvée.

– Qui croit encore en de tels miracles! intervint le vieux Kempf avec méfiance.

– Pour croire, il faut avoir de la force, mon brave monsieur.

Le messager de Vienne se leva.

– Où allez-vous monsieur par cette pluie ?

– Voir vos voisins. Qu’y a-t-il de plus agréable que de loger des voisins l’un à côté de l’autre !

– Nous n’avons encore rien dit, protesta le vieux Kempf.

– Regardez autour de vous. Jugez par vous-mêmes de ce qui vous attend ici, et de ce que cela pourrait être là-bas. Quand viendra le moment, vous en saurez plus.

– Ça ne peut pas être pire qu’ici ! dit le jeune Kempf.

Le serviteur de l’Impératrice le considéra déjà comme acquis à sa cause. Sa solde dépendait du nombre d’âmes qu’il recrutait.

Deux semaines après la visite du messager, les Kempf étaient assis autour de la table en chêne, après le dîner, si ce qu’ils venaient de manger pouvait en avoir le nom. Les hommes fumaient leur pipe, les femmes lavaient du chou, les enfants, ces petits singes ébouriffés, s’épouillaient sous la table.

Le jeune Kempf était songeur.

La soirée se déroulait dans un silence quasi total. On entendait clairement les souris gratter dans le mur et le rat qui enrageait dans le garde-manger où il n’y avait pratiquement rien. Il commençait à perdre confiance en les hommes, ce qui, pour un rat, signifie frôler l’agonie. Cela faisait cinq jours que la pluie ne cessait de tomber, un nuage noir s’était assis sur le pignon de la maison comme sur une selle.

Dans la journée, le jeune Kempf s’était rendu au cimetière attendant à l’église, où les siens étaient enterrés depuis plusieurs siècles. Il avait échangé quelques mots avec le prêtre, mais ne lui avait rien dit du messager. Ils avaient entamé une

conversation sur l'âme et Kempf avait demandé si c'était un grand péché de quitter la maison parentale pour parcourir le vaste monde. À sa grande surprise, le vieux prêtre lui avait répondu : « Dieu te suivra partout. »

En dehors du prêtre, Kempf n'avait personne à qui parler ; les pierres tombales, usées par le temps, étaient muettes, elles ne lui répondaient ni oui ni non. Il essaya de se remémorer si autour de la table on avait un jour évoqué d'où venaient les Kempf. Non, il n'avait jamais rien entendu à ce sujet ; il en conclut qu'ils avaient poussé là autour de la maison comme du maïs ou des petits pois. Mais cela avait eu lieu à l'époque de l'âge d'or, lorsque le Seigneur marchait sur la Terre, où il n'y avait pas seulement des hommes qui se multipliaient dans les champs, mais aussi du maïs pour chacun d'entre eux et des petits pois en abondance. Il n'y avait pas en ce temps-là de bouches en trop.

Seulement l'âge d'or était révolu. On avait vécu quelque temps encore de façon à peu près supportable à l'âge d'argent, mais alors tous s'étaient mis à guerroyer contre tous, en s'égorgeant à tout bout de champ, semant dans les sillons la haine au lieu de graines. Les charrues de fer étaient meilleures que les charrues en bois, tout comme les épées en fer coupaient mieux que les épées en bronze, et dans la course des charrues et des épées, l'homme était perdant. L'homme est précisément, parmi toutes les créatures, celle qui est toujours perdante, et le progrès n'est probablement rien d'autre que sa perte. C'est ainsi que Kempf fils essayait de raisonner en pataugeant dans les flaques : un nouvel Hésiode avait émergé en ce pays germanique perdu, mais il n'a pas laissé de trace. Ce livre est le premier et l'unique témoignage qui reste sur lui.

La pluie continuait à tomber, mais dans l'air on sentait que les étaux de l'hiver se desserraient. Ce n'était sans

doute pas un temps pour la promenade, mais il avait voulu en profiter une dernière fois pour venir dans le cimetière de ses ancêtres. Les pensées se pressaient dans sa tête à une étrange vitesse comme si l'une dépassait l'autre et chacune se heurtait à la précédente. Il était rentré à la maison les vêtements trempés et avait passé le reste de la journée couché sur le grand poêle en céramique. Mais qui, ici, suivrait la charrue lorsque sa place sur le poêle resterait vide ?

Tous dans la maison avaient pressenti qu'il se passait quelque chose en lui et personne n'osa le déranger dans son demi-sommeil. Peut-être interprétèrent-ils cette situation inhabituelle comme une conversation avec un rat doté d'une voix humaine que seul le jeune homme pouvait entendre. Ce qu'ils avaient pu se dire ne fut pas rapporté.

La maisonnée était aux aguets ; il y avait peu de travail, d'où aussi une grande lassitude, mais nul ne dormait.

Un peu avant minuit, Kempf fils descendit du poêle et frappa violemment la table avec la paume de sa main. Puis, il s'écria : « Je pars pour la Transylvanie ! »

Contre toute attente, le vieux Kempf ne s'y opposa pas. Il dit même que pour lui il était évident depuis quelques jours que Georg partirait. Il lui donna sa bénédiction et lui confia son pistolet qu'il avait gardé depuis le temps où, dans ces régions, grondait la guerre, cette terrible guerre dont il valait mieux ne pas se souvenir, où les catholiques se chamaillaient avec les luthériens, s'infligeant des sévices d'une cruauté jusqu'alors inimaginable.

– Où que tu ailles, sache que Dieu est Unique, lui dit son père et Georg lui baisa la main. Sois honnête, mets-toi à l'écart des mauvais sujets et des femelles déchaînées ! Protège-toi des maladies, respecte le Seigneur, ne vole pas le bien d'autrui, ne nous oublie pas !

La mère se retira afin de préparer son fils pour un si long voyage. Il était minuit passé, et désormais les heures filaient. Que fallait-il emporter en Transylvanie ? La fronde que son père lui avait fabriquée quand il était enfant ? La petite flûte qu'il avait taillée lui-même, une canne à pêche et un hameçon ?

On s'enfuyait la nuit, lorsque les serviteurs du comte dormaient, car la rencontre avec eux et leurs chiens pouvait être fatale.

La pluie s'était arrêtée, le ciel s'était illuminé et la voie lactée était plus somptueuse que jamais. Et même, pour la première fois cette année, on entendait les grillons. Ils étaient vraiment précoces.

Dans la nuit profonde s'élança une colonne de jeunes gens, dont certains étaient encore des enfants, portant des sacs sur le dos et des besaces avec du pain. Ils étaient conduits par le messenger de l'Impératrice et pour la première fois on pouvait voir qu'il boitait un peu. Au bout de trois lieues de marche – à l'est pointait déjà le soleil –, ils arrivèrent à un endroit où les attendait un attelage loué par le messenger. La destination de tous ces voyageurs au milieu desquels Kempf se sentait seul car il ne connaissait personne, c'était Ulm, où ils devaient s'embarquer sur le radeau de la charitable Impératrice. Pendant deux ou trois semaines, cette embarcation serait pour Kempf sa maison sur l'eau.

Très vite il comprit que de son village il était le seul à s'être décidé. Sa décision se révélerait-elle bonne ou mauvaise ? Il le saurait plus tard.

L'ancêtre Kempf vogue vers la Transylvanie

La maison sur l'eau de Kempf est aussi bigarrée que la tente devant l'église le jour de la fête du pardon. Dans cette tente sont représentés divers spécimens du genre humain comme nombre d'autres choses qui naissent sur la Terre pour provoquer l'étonnement. Il n'y a pas, il est vrai, de femme à barbe, ni de veau à deux têtes et personne ne vante son huile miraculeuse. Mais il y a un Turc, un marchand qui vient de loin, de Hambourg, où il a un magasin de tapis. Un Juif, un hassid polonais ; des luthériens dont la nervosité croît à l'approche de la frontière... et derrière une clôture grouine un cochon. « Mon Dieu, tout ce qui existe en ce bas monde ! » se dit Kempf.

Le Turc porte un pantalon bouffant de drap rouge et un long caftan avec une large ceinture brodée de fils d'or et, sur la tête, un turban blanc avec une pointe violette ; le capitaine du radeau sait que le Turc est un sunnite et qu'il est commerçant. Du moins, il le devine à son turban. Car le vert est la couleur réservée à la Sublime Porte, et les notables, les janissaires et les imams portent des turbans différents. Les Turcs accordent une grande importance aux couleurs et aux formes.

Avec le Turc voyagent aussi ses serviteurs. Ils s'affairent autour de lui, surtout quand il n'a besoin de rien. Ils sont toujours debout et accompagnent ses moindres gestes. Parfois il doit les chasser comme des mouches. Il voyage sur cet inconfortable bateau jusqu'au lieu qui s'appelle Wolkowar. Après quoi, il prévoit de rejoindre une caravane. La destination finale de son voyage est Sarajevo. Il est très étonné que Kempf n'ait aucune idée de ce que sont les opankes¹ de Sarajevo et il les lui fourre carrément sous le

1. Chaussures en cuir de buffle portées par les paysans et les bergers du sud-est de l'Europe. (N.d.T.)

nez. Cet homme use d'une langue qu'on aurait pu prendre, avec quelque bienveillance, pour une espèce de dialecte allemand, mais bien sûr qui n'existe pas. Toujours est-il qu'il a son magasin à Hambourg, qu'il est aisé et qu'il a beaucoup voyagé. Dès qu'ils ont quitté Ulm, le Turc a réussi à négocier avec le capitaine pour que le cochon soit déplacé à l'autre bout du radeau car sa puanteur et ses grognements l'empêchaient de dormir.

Le Juif est vêtu d'un manteau noir et chaussé de bottes noires. Mais le vrai miracle se trouve sur sa tête : son chapeau – qu'on appelle *shtreimel* en Galicie –, ce hassid ne le quitte jamais. Il doit sans doute être très cher, se dit Kempf. Naturellement qu'il l'est, il est confectionné avec sept queues de zibelines au moins ! Il en a entendu parler dans son village natal car il n'était pas rare de rencontrer des marchands ambulants qui tous étaient juifs. Il est impossible de compter les queues de zibeline sur la tête de ce Juif et Kempf n'ose pas lui poser la question. Le hassid est assis sur son tonneau, l'air sombre, totalement absorbé dans son monde. Compter les queues, ce serait comme compter des puces. Ce ne serait pas bien.

Le front du capitaine est sillonné de crevasses et son nez est excessivement gros ! Cela pourrait faire penser à la lèpre. Mais chacun sait qu'un lépreux doit se tenir à un mètre de distance au moins d'un homme sain, aussi, il est sûr que personne n'aurait confié un bateau à un lépreux ! Kempf s'est permis de demander à un jeune homme de l'équipage la cause de ces profondes rides, et il n'a pas manqué de mentionner aussi l'étrange nez du capitaine. Il lui a été répondu que le capitaine était né fripé, que son front était comme le mouchoir d'une fille abandonnée, tandis que l'abus de liqueurs lui avait donné ce nez.

Avec son équipage, le capitaine entretient un rapport de supériorité, il traite ses gens brutalement. Quant aux

passagers, c'est tout juste s'il ne leur donne pas des coups. L'équipage s'occupe de manœuvrer les rames sur les côtés ainsi que la grande rame, qui se manie depuis le sommet d'une cabane, au milieu de l'embarcation, et joue le rôle de gouvernail. Cette maison flottante est totalement à la merci du fleuve qui, par moments, en fait son jouet. Le maniement de la rame maîtresse au centre du bateau est la seule façon d'éviter le tourbillon fatal ou quelque autre malheur, par exemple la collision avec un rocher.

Le radeau, constitué d'épais rondins de bois ficelés avec de grosses cordes, navigue, exposé aux caprices du fleuve, vers le lointain estuaire. Parfois on voit passer de vieilles rosses qui halent des embarcations en amont du fleuve, un spectacle pénible à regarder. La plupart des passagers plaignent ces bêtes innocentes. «Elles aussi sont des créatures de Dieu, marmonnent certains, ce n'est pas bien de traiter ainsi le bétail.» Mais le capitaine constate froidement: À chacun son destin.

À un moment, devant l'agitation de l'équipage, devant le visage brusquement grave du capitaine, Kempf comprend qu'ils vont à la rencontre d'un danger.

La hantise de tous ceux qui, au XVIII^e siècle, naviguaient sur le Danube, en aval d'Ulm, étaient les récifs de Düppstein qui, à cette époque, se trouvaient à deux jours de voyage depuis la bourgade de Engelhartzell. Ce nom se prononçait à mi-voix chez les passeurs du Danube. Mais on naviguait quand même, car il fallait bien naviguer.

Une source a déclaré: «Les rames furent rentrées et l'équipage a demandé aux passagers de, chacun dans sa langue, réciter un *Pater noster* ou quelque chose de semblable.»

À cet endroit, en effet, un violent tourbillon tend à attirer les voyageurs dans le palais de verre, tout au fond de l'eau, où trône le tsar du Danube, et les récifs menacent de toute façon le radeau lui-même. Au milieu de ce palais se trouve

une énorme table autour de laquelle sont assis le seigneur, sous l'apparence d'un gigantesque silure, et ses fidèles. De gros poissons aux écailles scintillantes éclairent le festin. Sur la table sont disposés des petits pots en verre, exactement les mêmes que ceux que l'on utilise pour les confitures ; ces pots recueillent les âmes des noyés. Certains sont habités par ces âmes, d'autres sont vides, ils attendent. Ceux qui sont pleins d'âmes, le tsar-silure les caresse avec ses longues moustaches.

Le Turc déroule immédiatement son tapis de prière et commence à se prosterner. Le Juif envoie un message particulier et urgent à son Dieu ; les chrétiens récitent à haute voix le *Pater noster*.

Jahvé Gott Allah

sont tous sollicités et chacun des orants enfiévrés le reconnaît comme

UNIQUE

Même si le Dieu des chrétiens se partage ensuite en trois.

À l'approche du tourbillon, tout courage s'évanouit, il ne reste plus de force que pour les chuchotements...

Allahou akbar... Tout-Puissant... Allahou akbar... Père unique... Le plus grand... Tout-Puissant... Notre Père qui es...

Comme un entrelacs de fils d'or ou d'argent tissé sur la nappe de l'eau ici très foncée, presque noire, la Babylone flottante inscrit ses messages dans un mélange d'arabe, d'allemand méridional, d'hébreu, de polonais... Soudain, l'embarcation livrée aux éléments semble diminuer, ce ne sont plus que des copeaux de bois en proie à une force sauvage qui les agite çà et là... mais telle quelle, elle virevolte maintenant dans le tourbillon, pareille à la maison de Dieu, sous le signe de la croix, de la synagogue, de la mosquée.

Cette confusion babylonienne ne dérange apparemment pas l'Unique. Ces gens-là ne construiront pas la tour de Babel pour venir chatouiller les pieds du Seigneur mais à la

fin du voyage, où qu'elle soit, ils se disperseront comme des graines de pissenlit. Et puis, si ces passagers ne parlent pas aux uns et aux autres, mais s'adressent directement à Dieu dans les hauteurs, pourquoi mêleraient-ils leurs langues ?

Dieu les exaucera, et par la même occasion, le capitaine et ses gens. Mais voici que déjà, ils ne prient plus, ils se cramponnent fermement aux poutres, aux futailles, aux coffres, auxquels ils se fient plus qu'à Dieu le père, que le tourbillon entraîne le radeau dans la bonne direction ou que le courant le repousse pour qu'il aille s'écraser contre les rochers. Ils savent bien qu'ils ont une chance sur deux. Tous les passagers du radeau sont des peuples du Livre ; trois peuples, trois livres, mais en fait un seul : Le Livre des livres. Pour eux, tout se passe pour la première fois.

Chacun sur le radeau songe à la fin, aux choses premières et dernières. Et les mieux vêtus se comportent maintenant comme des repentants en robes de bure. Les voyageurs, sans parler de l'équipage, étaient prévenus des risques. Les agents, à Ulm, s'étaient donné beaucoup de mal pour les tranquilliser, mais ils savaient tous qu'un radeau sur deux se brisait ; nombreux étaient ceux qui avaient navigué par là et dont on n'avait plus jamais entendu parler. Leur destin, comme le destin de l'ancêtre Kempf, est à présent entre les mains de Dieu. Ils ont une chance sur deux.

Les voyageurs s'agrippent à la rambarde, si quelques bâtons enfoncés dans les rondins peuvent être appelés ainsi, et tentent de compter combien de secondes il leur reste jusqu'à l'instant fatidique : jusqu'au moment où le radeau pivotera une dernière fois dans le plus grand tourbillon du défilé et se brisera peut-être contre les rochers. Chacun prie à sa façon. Le hassid à la longue barbe chante un psaume, le Turc ne cesse de se prosterner sur son tapis...

Le radeau passe.

Le radeau passa car s'il s'était brisé je ne serais pas né et ce livre n'aurait pas existé, ce qui ne serait sans doute pas une grosse perte.

On ne sait quelle est la prière qui fit effet. Peut-être est-ce leur diversité et leur nombre même qui plurent à Dieu? Ou alors, l'étiage du Danube, à cause de la fonte des neiges printanières, était-il plus élevé? Ou peut-être plus bas? Et le tourbillon s'était calmé... Je ne crois pas, à dire vrai, que le Seigneur dans les cieux avait un intérêt particulier pour ma naissance puisqu'il est le Père de tant d'autres.

Les récifs de Düppstein avaient assurément noyé bien des espérances. À tel ou tel moment, Dieu, dans la langue qu'on lui parlait, n'avait sans doute pas trouvé celle qu'il pouvait comprendre sans dictionnaire. Ou, tout simplement, ce n'était pas son jour. Quoique polyglotte, il avait malgré tout, en ces temps anciens, drôlement emberlificoté les choses autour de Babel, et personne n'aime les gros dictionnaires.

Le capitaine aussi prenait le risque que sur son radeau se glissât un pécheur qui, aux yeux du Seigneur, ne pouvait être sauvé. Dans cette affaire il s'excluait lui-même, coupe-bourse et assassin. N'était-il pas en tant que capitaine un entrepreneur, le patron du radeau? Et voici qu'il conduisait maintenant un groupe bigarré de gens, pauvres pour la plupart, colons de l'Impératrice, qui avaient vendu tout ce qu'ils possédaient pour pouvoir s'y embarquer, pour pouvoir se permettre ce risque. Ils emportaient avec eux ce qu'il leur restait et qui pouvait être porté. À l'exemple de ce Kempf, jeune garçon qui avait derrière lui quelques années d'apprentissage et qui à présent s'en allait chercher quelqu'un qui s'intéresserait à son métier, alors qu'il n'avait jamais rien accompli jusqu'au bout. Parmi les passagers il y

avait aussi des soldats, des mercenaires – des *Söldners* –, des ivrognes, qui, eux également, cherchaient quelqu'un à qui ils vendraient leur métier. Certains revenaient de lointains champs de bataille, parfois couverts de plaies sur lesquelles se précipitaient des essaims de mouches. Souvent voyageaient ensemble ceux qui dans la guerre s'étaient entretués impitoyablement. Il n'était pas exclu qu'il y eût aussi des femmes, qui n'alourdissaient pas beaucoup le radeau car tous les considéraient comme légères. C'était cela la clientèle à laquelle se joignait parfois un prêtre déterminé à suivre sa petite communauté si elle se décidait tout entière à prendre le large. Sur le radeau de l'ancêtre Kempf, il n'y avait pas de femmes, ce qui deviendrait plus tard un vrai problème. Quant aux prêtres, eux aussi, ils arrivèrent plus tard.

Les fonctionnaires de la monarchie, qui à cette époque n'était pas encore double, voyageaient autrement, d'une façon qui comportait moins de risques. L'année dont il est ici question – 1770 –, où s'est jouée la traversée dramatique mais néanmoins heureuse du radeau sur le Danube, était celle où James Watt avait présenté sa machine à vapeur : c'était le début de la révolution industrielle, qui avait décidé de se développer en Angleterre, et non en Allemagne. Mais la locomotive n'était pas encore en vue, et en Europe on voyageait alors en exploitant l'énergie hippomobile. Les employés de la classe supérieure et les nobles, quelle que fût la langue dans laquelle ils récitaient leur *Pater noster*, ne songeaient pas à s'embarquer sur des radeaux danubiens. Quant à la noblesse luthérienne, elle ne voyageait pas dans ces régions sous les jupes de la puissante Impératrice. Et la noblesse habsbourgeoise et catholique n'avait pas besoin d'entreprendre de si longs voyages, sauf en période de guerre. Aucun voyageur aisé du XVIII^e siècle n'aurait eu l'idée de prendre le risque de se heurter aux récifs de Düppstein.

Le capitaine avait donc devant lui des gens qui quittaient une misère pour une autre, mais avec l'espoir d'un salut. Ceux qui fuyaient la famine venaient pour la plupart des régions du sud de l'Allemagne ou du Schwabenland. Et comme ils étaient les plus nombreux, la population locale appelait Souabes tous les colons allemands.

Ladite année 1770 fut donc en Allemagne «l'année de la faim». Peut-être ne mourait-on pas en masse, comme cette même année au Bengale = deux millions d'âmes, la plus grande catastrophe naturelle de tous les temps = mais pour ne pas mourir, il fallait fuir. L'itinéraire de la faim était l'exact opposé de celui des années soixante du siècle passé, lorsque des centaines de milliers de personnes étaient venues, le ventre vide, chercher refuge en Allemagne, souvent issues des régions qui, à la fin du XVIII^e siècle, allaient être colonisées par des paysans ou des artisans allemands dans le cadre des réformes de Marie-Thérèse.

Lorsque le danger fut derrière eux, tout redevint comme avant. Il semblait évident que le capitaine était bien aise d'avoir sur son embarcation des spécimens si différents de l'humanité, dont chacun, avec sa langue, pouvait saisir au vol la bénédiction des cieux. Il y voyait plutôt un avantage. Si par quelque hasard un marchand chinois s'était embarqué sur son radeau, il y aurait vu un bon signe, fût-il bouddhiste ou disciple de celui qui s'appelait Tao. Il n'avait rien contre le hassid, pour qui, selon les croyances juives, cette année 1770 était située entre 5530 et 5531. Chacun faisait ses comptes à sa façon et tous les chapelets montaient au Ciel. Et les rochers étaient toujours plus proches, le tourbillon toujours plus déchaîné et tout-puissant. Les poissons attendaient, comme les vierges du Danube, et comme le tsar-silure, dans son palais de verre, tout au fond de l'eau. Ainsi, mis à part la

religion, en haut, régnait incontestablement l'Impératrice, et en bas, aux portes de l'Empire des eaux, des douaniers tout autres et différents. Ces vierges danubiennes, fascinantes et irrésistibles, il était même dangereux de les mentionner.

Mais tout cela était à présent *vorbei*, c'était déjà du passé qui s'éloignait. Et le capitaine avait retrouvé son visage sombre et inaccessible. Kempf s'était malgré tout enhardi à lui demander où était en fait cette Transylvanie. Mais le capitaine l'avait si brutalement rabroué qu'il eut l'impression qu'il se moquait franchement de lui.

– Quelle personne raisonnable entreprend un si long voyage sans savoir où elle va ?

– La plupart. En ce moment même.

Kempf n'osa plus rien demander.

Wolkowar, Transylvanie

À l'entrée d'Ulm, le messager de l'Impératrice avait salué les jeunes gens qu'il avait recrutés, il leur avait souhaité bonne chance et indiqué à nouveau la Transylvanie comme but de leur voyage, précisant qu'ils apprendraient les détails le moment venu, ce qui ne se ferait pas avant leur arrivée à Vienne. Dans la ville où trônait la noble Impératrice, ils seraient accueillis par d'autres fonctionnaires, qui leur fourniraient alors des indications impossibles à divulguer pour le moment. Le capitaine étant sous contrat avec la Chancellerie, la location du radeau était réglée et il avait intérêt à ce que tout se passât sans encombre.

L'hiver touchait à sa fin, les nuits devenaient plus chaudes, mais Kempf dormait toujours très mal sur le bateau. Enveloppé dans sa pelisse, il scrutait la voûte céleste, ce qu'il avait déjà coutume de faire dans son village natal où, à la

tombée du jour, allongé dans le pré, il aimait à s'abandonner au plaisir d'observer les étoiles.

On ne naviguait pas la nuit. Les hommes de l'équipage ronflaient à tour de rôle. Ils étaient tous armés et, selon les ordres du capitaine, montaient la garde chacun à leur tour. Mais ils le faisaient de façon assez négligente, si bien que Kempf était souvent le seul homme à rester éveillé sur le radeau. Il pressait contre lui le pistolet que son père lui avait confié, à l'affût du moindre bruit au milieu des nénuphars. L'atmosphère alentour semblait chargée d'hostilité.

Le jour, c'était une tout autre histoire. Les habitants des villages et des bourgades sur les bords du Danube agitaient chaleureusement leurs bras depuis la rive, proposaient de leur vendre des vivres, d'autres leur faisaient des pieds de nez, mais c'était une plaisanterie comparée au frisson innombrable des nuits sourdes. Une fois, il fut saisi d'une peur bleue croyant qu'ils allaient être attaqués par une meute de loups : ce n'était qu'un daim qui était venu s'abreuver dans le fleuve sans avoir même remarqué le radeau immobile, pareil à une bête crevée.

Kempf avait à présent bien des heures nocturnes pour se tourmenter avec des questions toujours plus angoissantes et que seule la lumière du jour dispersait.

La Transylvanie ?

Sur le mur de la Chancellerie de Vienne se trouvait une carte coloriée d'Alexis-Hubert Jaillot qui datait de 1696. Sur cette carte on voyait une surface aux contours assez réguliers, tel un « chiffon » verdâtre qu'on pouvait très bien imaginer sécher au vent sur une corde. Sur ce « chiffon », il était écrit : *Transylvanie*. Elle jouxtait la Valachie *que d'autres nomment Moldavie* (ces précisions étaient données en français) puis *Ruska Zemja*. À l'ouest, la *Hongrie*, un peu plus bas, la *Sclavonie* et, plus bas encore, la *Bosnie* et la *Tourquie*...

À l'intérieur de la « Slavonie » on pouvait lire *Wolkowar*, puis *Illok*.

Le nom de Wolkowar, Kempf l'avait entendu prononcer par le Turc comme étant le dernier port. Et c'était tout. Il ne pouvait se faire aucune idée de Vienne et encore moins de la Transylvanie. Jusqu'alors il n'avait jamais quitté son village. Il repassait dans sa tête ce que, à diverses reprises, il avait entendu de la bouche du messenger. Il n'avait jamais ouï dire qu'il y avait dans ce pays des nobles dégénérés assoiffés du sang des jeunes filles, ni des loups gros comme des bœufs qui hurlaient si fort, que pendant la pleine lune ces hurlements devenaient insupportables aux oreilles humaines.

La Transylvanie était pour lui quelque chose de bien pire : c'était une menace innommable, tout comme cette funeste nuit sur le Danube, quelque chose de plus terrible encore que les vampires qui sortent de leurs tombes au lieu de reposer en paix comme il se doit pour les morts.

Cependant Kempf passait de nombreuses nuits sans sommeil où il pouvait contempler le ciel à volonté. Il avait appris chez lui le nom de quantité d'étoiles. Il savait facilement trouver les Pléiades, qui allaient bientôt avertir les siens qu'il était temps de sortir les charrues, et que dans les régions sous la Transylvanie on appelait *Vlašići*, il l'apprendrait bientôt. Il ignorait que cette ronde somptueuse de femmes titanesques dans le ventre du taureau étaient entrées, en cette année de famine 1770, fatale pour les siens et tant d'autres qui s'en allaient pour trouver du pain, dans le prestigieux *Catalogue astronomique* de Messier. Il était loin de se douter que leur promotion venait d'avoir lieu, lorsque, assis sur un fût, enveloppé de sa pelisse, il les contemplait de nuit en nuit.

Le marchand de tapis turc eût été fort étonné s'il avait appris cette nouvelle... Il transportait avec lui un catalogue qui contenait des échantillons de fils d'argent et des dessins

de ses tapis. Que quelqu'un ait pu entasser les étoiles dans des catalogues eût été pour lui une idée folle, digne d'un astronome gaulois désœuvré. Le hassid, de son côté, croyait, en accord avec la vieille Kabbale, que les étoiles étaient des étincelles divines, des créatures encore à naître. Le succès prodigieux des filles des Titans resta donc ignoré sur ce radeau.

Quant aux récifs de Düppstein, personne n'y pensait plus. C'était l'approche de la frontière de l'Empire de l'illustre souveraine qui provoquait à présent l'agitation.

À l'entrée de Vienne, les douaniers de Marie-Thérèse confisquaient la Bible luthérienne. Un colon allemand pouvait introduire son chat, son chien ou sa vache et personne ne l'interrogeait sur son argent. On lui fournissait les papiers indispensables, des vivres et un peu de monnaie comptée avec soin, que la Chancellerie avait jugée nécessaire pour les frais du voyage. Les douaniers savaient bien qu'un pauvre colon n'allait pas faire passer des sommes d'argent étranger qui pourraient nuire à la monnaie de l'Impératrice. Ils savaient bien que les colons n'introduisaient dans l'Empire que leur propre personne, leur force de travail et de reproduction. Mais ce qui pouvait s'y glisser subrepticement, car ancré dans les esprits, il fallait néanmoins, dans une certaine mesure, le vérifier et le purifier.

La Bible traduite par Luther, cette source de la langue allemande moderne, n'était pas tolérée dans les bagages. Les voyageurs la cédaient sans se faire prier, quand bien même ils étaient luthériens, et cela valait aussi pour ceux qui s'étaient trouvés, par sanction, colons contre leur gré. Nul ne savait combien de bibles fécondées par l'impie semence luthérienne avaient fini au fond du Danube.

Les différences, bienvenues au début de l'expédition, lorsque le radeau se précipitait vers un danger à l'issue improbable, devenaient à présent un problème. Unis face à

la menace de mort, les voyageurs commençaient à se révéler en tant qu'individus au regard méfiant. Ils découvraient soudain que leurs destinations n'étaient pas les mêmes, quoique les noms des lieux qu'ils devaient rejoindre ne leur dissent rien. La Transylvanie était le mot pour tout ce qui était de l'autre côté des forêts allemandes. La question « où » et « pourquoi » se posait à chacun différemment.

Le Juif débarqua à Vienne et d'autres encore quittèrent l'embarcation. La compagnie diminuait, même si la fin de l'expédition était encore lointaine.

On leur dit qu'il fallait veiller sur le radeau avec beaucoup d'attention. Dans le port de Vienne toutes sortes de maraudeurs vinrent le renifler, essayant d'y mettre la patte, de le mesurer, de tapoter les troncs, ils en avaient déjà l'eau à la bouche. Ils songeaient à l'acheter, et au cas où ça ne marcherait pas, il n'était pas exclu qu'ils tentent de le voler. Les fonctionnaires de l'Impératrice leur signalèrent toutes ces tristes circonstances. Le capitaine hochait la tête, il connaissait bien l'endroit où il avait arrimé son radeau ; il n'ignorait pas ce qui se cachait dans le ventre d'une ville aussi grande que Vienne. Il n'ignorait pas non plus l'existence d'auberges tenues par des Tziganes qui, toutes sans exception, étaient aussi des bordels, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il était légitime que l'équipage, après un aussi long voyage, s'adonnât à ses propres plaisirs. Cela se limitait à peu de choses : un bon somme, un gueuleton et ce qui s'ensuit naturellement en fait de besoins. À vrai dire, ces braves types n'avaient plus envie de naviguer. Ils devaient se dire qu'il n'était pas plus mal de céder le radeau à des receleurs qui s'en serviraient pour voyager en amont du fleuve (auquel cas il deviendrait un instrument de torture pour de pauvres rosses) ou peut-être même pour en faire tout simplement du bois de chauffage. Continuer à naviguer en aval signifiait aller vers la pénurie et une misère

croissante, avec un risque toujours plus grand d'être surpris par des bandits. Il y en avait beaucoup trop à Vienne.

Sachant à qui ils avaient affaire, les fonctionnaires de l'Empire envoyèrent deux soldats pour veiller jour et nuit sur le radeau, en dormant à tour de rôle. Le petit nombre de voyageurs qui s'y trouvait encore avait décidé de monter aussi la garde, craignant qu'une paire d'yeux ne suffît pas pour la nuit. Ainsi, Kempf qui, de toute façon, ne dormait pas, passa ses premières nuits à Vienne assis sur son fût, emmitouflé dans son manteau, avec son pistolet. Les serviteurs du Turc faisaient de même, chacun à leur tour, pendant que leur maître ronflait derrière sa cloison.

Le cochon qui posait problème au début du voyage et qu'il avait réussi à faire déplacer du côté de la poupe n'était plus là; l'équipage l'avait depuis longtemps rôti à la broche. C'étaient à présent les gens qui sentaient mauvais car l'eau était encore trop froide pour que quelqu'un se décidât à se laver. Mais au XVIII^e siècle, les odeurs n'incommodaient pas. Durant la plus grande partie de son histoire, l'homme aura pué.

Assis sur la proue, telle une momie, Kempf était à l'écoute de la vie nocturne de la capitale où trônait l'Impératrice. Il voyait la ville briller de mille feux comme si elle était éclairée par les écailles des poissons au service du tsar au fond du fleuve. Il entendait les rires aigus des femmes, la lamentation des guzlas, la vocifération des hommes, parfois un coup de fusil. Par-ci par-là s'élevait la flamme d'un incendie. La vie nocturne de Vienne était pleine de dangers.

Qu'est-ce que Wolkowar? se demandait Kempf à présent que les fonctionnaires lui avaient révélé la destination définitive de son périple. Le Turc était visiblement content de savoir qu'ils allaient rester ensemble jusqu'à la fin du voyage sur le Danube.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Ce livre a été publié grâce au support financier
du ministère de la Culture de la République de Croatie.

L'éditeur remercie Emmanuelle Pichard et Ariel Sion.

Titre original : *Doba mjedi*.

© Slobodan Šnajder, 2016

Published by arrangement with Agence Littéraire Astier-Pécher

ALL RIGHTS RESERVED

© 2021, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *La Réparation du monde* de Slobodan Šnajder a été réalisée en février 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0349-8)

ISBN ePDF : 979-10-349-0351-1